

Présentation du film *The artist* - groupe 2

1) Comment est née l'idée du film ?

Cela aura été tournage atypique : ce film audacieux et poétique, Michel Hazanavicius en a rêvé pendant près de vingt ans.

Tout a commencé en 1993. «Je venais de réaliser *Le Grand Détournement*, diffusé sur Canal +», raconte Michel Hazanavicius. Le film, composé d'extraits de classiques hollywoodiens, était un patchwork comique et absurde. Le cinéaste a voulu ensuite aller plus loin en rendant hommage au cinéma muet, qu'il connaît sur le bout des doigts. «Je tenais ce projet pour une sorte de fantasme.» En 2004, le producteur Thomas Langmann contacte Hazanavicius et lui propose de réaliser *Fantômas*. Le réalisateur se dit qu'il va jouer la carte des films muets à la façon des feuilletons de Louis Feuillade. L'idée amuse Langmann. Faute d'argent, le projet reste dans les limbes. Pourtant, Hazanavicius lui envoie le script de *The Artist*, Langmann s'enthousiasme et répond d'emblée : «O.-K. Allons-y !»

2) Quelqu'un croyait-il au succès possible d'un film muet ?

Personne ne croit à un film muet en noir et blanc.

3) Quel est le budget du film ?

Le producteur réussit à mobiliser 10 millions d'euros, à comparer au budget moyen d'un film français, qui est de 15 à 20 millions d'euros.

4) Comment a-t-il été tourné ?

The Artist a été tourné à Los Angeles, dans les mythiques studios de la Warner, en 35 jours seulement. «C'est très court, dit Hazanavicius. Je n'avais pas vraiment le temps d'être lucide sur l'endroit où j'étais. Je devais organiser l'image du film et suivre un plan de travail draconien.» Il a fallu trois jours pour que les techniciens comprennent vraiment le projet et s'adaptent aux méthodes de travail des Français.

5) Quel est l'un de enjeux majeurs du film ? Quelles techniques particulières ont-elles été employées pour y répondre ?

Un des enjeux était de rendre l'atmosphère des films muets: leur rythme, leur lumière et le jeu des acteurs. Pour suggérer la cadence des films muets sans dérouter le spectateur, Hazanavicius a tourné en 22 images par seconde. Cela donne un très léger accéléré qui ne bascule pas dans le pastiche. Quant à la lumière, le cinéaste a un peu «triché». Avec son directeur de la photo, Guillaume Schiffman, il a choisi des éclairages typiquement années 1940: c'est une lumière plus hollywoodienne et glamour. Enfin, un gros travail a été fait autour de la musique. Au temps du muet, souvent, un orchestre jouait sur le plateau pendant le tournage. S'il n'a pas convoqué de musiciens, Hazanavicius a repris ce principe en diffusant des musiques de films. «J'ai joué les disc-jockeys, raconte Michel Hazanavicius. Les comédiens se sont imprégnés des musiques que je leur faisais écouter. Ensuite, j'ai donné ces morceaux au compositeur Ludovic Bource pour qu'il s'en imprègne : Bernard Herrmann, Leonard Bernstein, Alfred Newman, Max Steiner, tous les grands compositeurs des classiques hollywoodiens, même s'ils sont postérieurs à la grande époque du muet.»

6) De quel film est tirée la musique finale ?

La musique finale est tirée de *Vertigo* d'Alfred Hitchcock, et, seule exception, elle est signée Bernard Herrmann.

7) A l'histoire de quel film fait référence celle de *The Artist* (le passage du muet au parlant) ?

L'histoire rappelle, évidemment, *Chantons sous la pluie*, de Stanley Donen, avec Gene Kelly.

8) Et la scène où Bérénice Bejo joue avec la manche d'une veste comme si elle animait une marionnette ?

Cette scène évoque *L'Heure suprême*, de Frank Borzage.

9) Et l'isolement paranoïque du héros ?

Les *Espions*, de Fritz Lang.

10) Et l'ambiance de film évoquant une star déchue du muet ?

Hazanavicius s'est imprégné de l'ambiance de *Sunset Boulevard*, de Wilder, où Gloria Swanson incarne une star déchue du muet.

11) Combien de prises de vue a nécessité la séquence du numéro de claquettes ?

Une séquence comme le numéro de claquettes a nécessité près d'un an de préparation. Construite en trois plans larges, elle a donné lieu à treize prises. «Jean et Bérénice ont eu une grosse pression, explique Hazanavicius, car je ne voulais pas découper les prises. Je me suis souvenu de la phrase de Fred Astaire, qui disait: "C'est soit la caméra qui danse, soit moi, mais pas les deux".»

→ pour retrouver ses modèles, conscients ou non, dans les grands classiques de l'âge d'or du cinéma américain, qui ne sont d'ailleurs pas tous des films muets :

ex 1 : le personnage de George Valentin :



Plusieurs vedettes ont pu inspirer la performance de Jean Dujardin, récompensée au dernier Festival de Cannes. Tout d'abord, l'élégant comique français Max Linder et le héros bondissant Douglas Fairbanks, deux des premières idoles du cinéma mondial. Mais aussi le beau John Gilbert, qui fut le partenaire et l'amant de Greta Garbo, et dont la carrière fut brisée par l'arrivée du parlant, comme celle de George Valentin/Jean Dujardin dans 'The Artist'. Le goût de Valentin pour les claquettes s'inspire de Gene Kelly qui, dans 'Le Pirate' de Minnelli, s'amusait à pasticher... Douglas Fairbanks ! Lorsqu'il sombre dans la déchéance, son personnage emprunte de façon frappante le parcours et les traits de Fredric March, dans la version 1937 de 'Une étoile est née'.



(De gauche à droite, Max Linder, Douglas Fairbanks, John Gilbert, Gene Kelly dans 'Le Pirate' et Fredric March dans 'Une étoile est née')

On peut faire des rapprochements entre certaines scènes et des films en particulier :

→ L'admiratrice Peppy rencontre l'idole de cinéma George Valentin à l'occasion de la grande première hollywoodienne de son dernier film. C'est ainsi que commence la version 1954 de 'Une étoile est née' réalisée par George Cukor ; mais comme il s'agit d'un film musical, c'est sur scène, alors que la chanteuse supposée inconnue Judy Garland se produit dans une « attraction » précédant la projection, que l'acteur ivre mort Norman Maine (James Mason) perturbe le numéro, pour le plus grand plaisir du public de gala.

→ Par ailleurs a été montée dans le film une scène où George Valentin apparaît sous la forme de Zorro dans 'Le Signe de Zorro' de Fred Niblo (1920) qui contenait d'époustouflantes prouesses acrobatiques, l'un des plus grands succès de l'acteur Douglas Fairbanks.

Etc

Ex 2 : le personnage de Peppy Miller :

Les métamorphoses de Peppy Miller/Bérénice Bejo sont spectaculaires : d'abord, elle est la « flapper » des années folles, jeune fille délurée portant chapeau cloche, telle qu'a pu l'interpréter à l'écran Joan Crawford au début de sa carrière. Puis elle devient la maîtresse sensuelle telle qu'incarnée plusieurs fois par Greta Garbo face à John Gilbert, notamment dans le triomphal et scandaleux 'La Chair et le diable' de Clarence Brown. Puis elle se révèle une partenaire dansante, à l'instar de Debbie Reynolds, jouant précisément une « flapper » de la fin des années 1920, amoureuse de la star de cinéma Gene Kelly dans 'Chantons sous la pluie' qui n'est autre qu'une comédie sur l'arrivée du parlant à Hollywood.



Ses débuts font penser à ces personnages perdus dans la grande ville à la recherche du « rêve américain » des années 1920 : tel est le thème de chefs-d'œuvre que Michel Hazanavicius connaît sûrement par cœur, comme 'La Foule' de King Vidor ou 'L'Aurore' et 'City Girl' de F. W. Murnau, deux grands cinéastes qui portèrent à son apogée l'art du cinéma muet.

Etc

Ex 3 : la scène finale : **Entrons dans la danse**



Cette image triomphale des deux vedettes de 'The Artist' rappelle, outre 'Chantons sous la pluie' (principale inspiration du scénario, avec 'Une étoile est née'), le gigantesque décor du numéro final de 'Broadway Melody of 1938', avec la reine des claquettes Eleanor Powell, succédant à la tonitruante Sophie Tucker et à quelques pas de danse d'une starlette promise à un glorieux avenir, Judy Garland.

Vous pouvez visionner des extraits de ces films à la deuxième adresse internet ci-dessous.

Sources :

<http://www.lefigaro.fr/cinema/2011/10/11/03002-20111011ARTFIG00812--the-artist-l-histoire-secrete.php>

<http://www.evene.fr/cinema/actualite/the-artist-jean-dujardin-modeles-fairbanks-3479.php>